

celle des Presbytériens américains et l'église anglicane de la Trinité, sur le carré Viger, sont des monuments remarquables; on poursuit avec activité et avec somptuosité l'élargissement de la rue Notre-Dame, et des édifices à quatre étages remplacent ceux que l'on démolit. S'ils ne sont pas tous sans défaut, d'après les règles de l'art, ils forment cependant un très-beau et très-riche coup-d'œil. La place Notre-Dame, que les Anglais appellent *French square*, s'est embellie de deux nouvelles constructions: la Banque des Marchands et la Halle des Francs-maçons, aux deux coins voisins de la grande église, qui reçoit en ce moment dans les niches de son portail trois hautes statues, dont la bénédiction solennelle a eu lieu devant un grand concours de fidèles. Il n'y a absolument que le monument de l'amiral Nelson, sur la Place Jacques-Cartier, qui tombe en ruine, malgré les réparations que l'on y avait faites lors de la visite du Prince de Galles. Il faut avouer que ce pauvre monument joue de malheur. D'abord, on a placé l'amiral la tête tournée vers la montagne au lieu de lui faire regarder le fleuve, où se trouve son élément naturel. Puis, on a baptisé la place, où on l'avait installé, du nom de Jacques-Cartier, ce qui fait que les gens distraits, comme est par exemple M. George Augustus Sala, le prennent pour l'aventureux capitaine de St. Malo. M. Sala, dans un article très-humoristique, formant partie d'une série qu'il publie dans le *Temple Bar* de Londres et qu'il intitule: *The streets of the world*, donne une amusante description de la rue *Notre-Dame*, mais tombe, à l'égard de la statue de Nelson, dans l'erreur que nous venons d'indiquer, laquelle cependant, par le temps et les touristes qui courent, est très-excusable. M. Duvergier de Hauranne, dans la *Revue des Deux Mondes*, en fait bien d'autres, et nous aurons quelques mots à lui dire dans notre prochaine livraison.

Nous parlions il y a un instant du malaise commercial qui a réagi contre la prospérité si étonnante de Montréal; la cause principale est, comme on sait, dans la tension de nos rapports avec les Etats-Unis et dans les contre-coups des crises financières continuelles qu'ont subies nos voisins. Si ce qu'on dit des dispositions actuelles du président Johnson est vrai, il se préparerait une grande amélioration dans l'état de choses qui règne depuis trop longtemps aux Etats-Unis. Le président aurait rompu en visière avec le parti exagéré et ultra-réactionnaire, qui voudrait écraser sans merci les populations vaincues. M. Johnson, dans une réponse qu'il a faite à une députation d'hommes du Sud, a en effet montré qu'il ne voulait point suivre jusqu'au bout le parti qui l'avait porté à la vice-présidence, et plusieurs de ses actes administratifs ont depuis confirmé ses paroles. Ce ne serait point le premier exemple du changement qu'opère chez les hommes le sentiment de la responsabilité que le pouvoir apporte toujours, même aux plus fougueux partisans. Tandis, cependant, que l'attitude de l'administration, tant au dehors qu'en dedans, semble donner des gages aux idées de paix et de conciliation, l'esprit de la presse et des sociétés secrètes peut offrir encore des sujets d'alarme, non-seulement à l'égard du Mexique et du Canada, mais encore à l'égard de la verte Erin, que les *Féniens* paraissent vouloir agiter sérieusement. Le clergé catholique, en Irlande, s'oppose vigoureusement à l'organisation des loges, mais jusqu'ici inutilement. Aux Etats-Unis, plusieurs généraux et personnages importants ont pris part à une démonstration *féniennne*, qui a eu lieu dans l'Ouest.

Ici, quoique les principales mesures projetées pour la défense du pays aient été ajournées, on a cependant fait venir d'Europe un officier de l'armée anglaise, le colonel MacDougall, qui a été nommé adjudant-général des milices, poste depuis longtemps vacant, les deux députés ayant fait jusqu'ici la besogne. Le nouvel adjudant-général a convoqué tous les anciens élèves des écoles militaires, et en a formé un camp d'instruction établi à Laprairie, sur le terrain que quelques stratéges prétendent devoir être le futur champ de bataille de l'Angleterre et des Etats-Unis. Le camp se divise en trois sections, l'une desquelles est exclusivement composée de Canadiens-français et commandée par le major de brigade Suzor.

Une démonstration bien autrement imposante à l'adresse des Etats-Unis, vient de se faire en Europe. La flotte cuirassée de l'Angleterre est allée faire visite à celle de la France à Cherbourg, et cette dernière, en personne bien élevée, lui a rendu sa visite à Portsmouth. Les journaux sont remplis des détails des bals, dîners et fêtes qui ont signalé ces deux événements. Pendant ce temps l'Empereur et l'Impératrice ont fait une excursion en Suisse, où Napoléon III a passé jadis une partie de son exil. L'ancien exilé s'est montré bon prince envers ses hôtes d'autrefois; ceux-ci en ont été charmés, voir-même ravés, tant ils semblaient persuadés de la vérité du proverbe qui dit que les princes ont la mémoire courte pour leurs amis. Un pénible accident a signalé le passage de l'escorte impériale à Neuchâtel. Les chevaux d'une des voitures se sont emportés, et plusieurs personnes de la suite de Leurs Majestés ont été grièvement blessées.

Une entrevue entre le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche paraît avoir eu pour résultat de régler la difficulté des duchés tout en faveur de la première de ces puissances, et M. Forcade, dans la *Revue des Deux Mondes*, fait à ce sujet les réflexions suivantes: "Naguère, tout ce qu'il y avait en Europe de diplomates corrects rengorgés dans leur sagesse, fidèles aux bonnes traditions, se piquant de belles manières et de savoir-vivre, souriait et haussait les épaules au nom de M. de Bismark. C'était un casse-cou, un brise-raison, un rêveur loquace et vantard qui avait usé d'avance ses utopies à force de les divulguer à tout propos et à tout venant, et à qui l'on ne faisait pas l'honneur de le croire dangereux parce qu'on le trouvait ridicule. Nous voudrions bien savoir s'il y a, dans ce moment, parmi les diplomates confits et déconfits des grandes et des petites cours, quelqu'un qui pense encore que M. de Bismark soit *moquable*.

"M. de Bismark a pour lui le succès. Il a remporté la victoire de Gastein, il s'approprie le Lauenbourg, il a Kiel sous le nom et sous le prétexte de la fantastique marine fédérale; il a Rendsbourg, il a le Sleswig et les routes militaires du Holstein, il aura le canal qui doit joindre la Baltique et la mer du Nord; il est moralement et presque matériellement maître des duchés de l'Elbe. On peut, en effet, quoiqu'elle soit en apparence destinée à ne régler encore qu'une situation provisoire, considérer la convention de Gastein comme consacrant l'ascendant définitif de la Prusse dans la question des duchés. L'Autriche a cédé, l'Autriche abandonne la protection des Etats moyens; une grande tradition allemande est ainsi détruite. La vieille diète est mise de côté; elle enrégistrera passivement, sous la double pression de la Prusse et de l'Autriche, les arrangements concédés par l'Autriche à la Prusse. La Prusse, enfin, voit s'accomplir le plus impatient de ses vœux; elle s'agrandit par un procédé qui fait planche pour l'avenir, suivant une méthode qui indique et détermine la voie de ses agrandissements futurs.

"Malgré le peu d'attention qu'on prête à la politique, dans cette saison de l'année, il est impossible de relever par un simple badinage ce qui vient de se passer en Allemagne. Ce qu'il y a de plus intéressant dans la comédie qui s'est dénouée à Gastein, ce n'est pas la pièce elle-même, c'est l'enseignement qu'elle donne sur la situation générale de l'Europe. La pièce a été curieuse, sans doute: elle a eu tout d'abord, et elle a conservé jusqu'au bout, l'air d'un anachronisme. Après le fait accompli, on en est réduit à répéter un aveu que l'on a eu souvent l'occasion d'exprimer depuis quelques années: nous ne pensions pas que ces choses fussent possibles de notre temps!—Eh bien! oui, cela est encore possible de notre temps et cela devrait nous engager à nous préoccuper de ce qu'est, en effet, notre époque. L'escamotage des duchés peut nous aider à comprendre certains faits de l'histoire, et nous rendre plus indulgents, par exemple, pour nos pères, qui ont laissé faire le partage de la Pologne, si nous ne voulons point être trop sévères pour nous-mêmes."

La dernière malle d'Europe, qui nous a apporté ces nouvelles, nous a aussi appris la mort d'un écrivain dont les colonies anglaises de ce continent se montraient fières à bon droit. L'auteur de *Sam Slick* n'a pas eu, cependant, le bon goût de se contenter de la belle réputation littéraire qu'il s'était faite; il a voulu goûter de la politique européenne, et il est parvenu à se faire élire au Parlement impérial, où il n'a obtenu qu'un médiocre succès. Il est mort à sa résidence, Gordon House, Isleworth, au commencement de ce mois.

Thomas Chandler Haliburton, fils du juge Haliburton, de la Nouvelle-Ecosse, était né à Windsor, en 1796. Il fit ses études à King's College et embrassa la carrière du droit. Il fut nommé juge jeune encore, et devint, plus tard, juge en chef ou président de la Cour Supérieure de la Nouvelle-Ecosse. Sa célébrité comme littérateur est due surtout à *Sam Slick*, ouvrage qui, publié d'abord sous la forme de correspondances dans un journal local, eut un très-grand succès aux Etats-Unis. Reproduit en Angleterre, en volume, *Sam Slick* eut plusieurs éditions dans les deux mondes. Ce sont les dires, faits et gestes d'un horloger-colporteur comme il nous en vient tant des Etats-Unis, mais rarement, il faut l'avouer, d'aussi spirituels. Sous cette fiction l'auteur a peint, avec une grande vérité, les idées, les mœurs et les travers de la société anglo-américaine dans la grande république et dans les provinces du golfe. C'était vers 1835. En 1842, il fit un voyage en Angleterre et publia ses impressions dans un volume qui eut pour titre: "The Attaché or Sam Slick in England." En 1858, il fut fait docteur honoraire d'Oxford. On a encore de lui une Histoire de la Nouvelle-Ecosse, en deux volumes, et plusieurs ouvrages humoristiques ainsi que des brochures politiques. Parmi ces ouvrages, "Bubbles of Canada," "The Old Judge," "Nature and Human Nature," sont les plus remarquables. M. Haliburton fut élu au Parlement impérial pour le bourg de Launceston en 1859, et prit rang parmi les membres du parti conservateur. Il ne parla guères que sur des questions qui se rattachaient aux colonies d'Amérique. A l'élection qui vient d'avoir lieu, il s'est retiré de la vie publique, et il est mort à l'âge de 68 ans.

Nous avons été forcés d'omettre, dans notre dernière livraison, une partie de la nécrologie locale. Parmi les noms que nous aurions voulu enregistrer se trouvaient ceux de M. Faucher, curé de Lotbinière; de M. Thomas Lee, ancien négociant de Québec; de M. Joly, père du député de ce nom, décédé à Paris, et de M. Burns, avocat distingué des Trois-Rivières et bâtonnier du barreau de cette ville.

M. Faucher était un des plus anciens curés du diocèse de Québec. Il s'était constamment montré un des protecteurs et des amis les plus zélés de l'éducation. Il a fondé, dans sa paroisse, une académie de garçons qui a déjà préparé, pour le Séminaire de Québec, plusieurs sujets distingués.

Nous terminons notre dernière chronique en disant que le sort du nouveau câble transatlantique allait être connu dans quelques instants; notre journal n'était pas encore distribué qu'un second *fiasco* était proclamé. Le câble s'est rompu; mais la compagnie ne s'est point découragée, et, avec une constance qui devra lui assurer finalement le succès, elle recommence de suite à nouveaux frais. Elle veut absolument vérifier le mot du lutin de Shakespeare: *I'll put a girdle round the world*. Seulement, il se trouvera qu'elle aura pris plus de cinq minutes pour cette merveilleuse opération; c'était tout ce que demandait le lutin; mais on sera encore très-reconnaissant envers les capitalistes s'ils en viennent à-bout dans cinq ou six ans.